

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

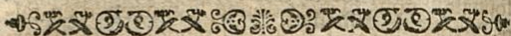
Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXXII. Lady Grandison. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2107

tous mes chers amis de son voisinage, c'est la prière de

Sa très-soumise
HARRIET GRANDISON.



LETTRE XXXII.

Lady GRANDISON. Suite.

Mercredi, 7. Mars.

Notre douleur fera votre joie, ma très-chère Grand-Mère! Mon oncle, ma tante, Lucy, Emilie, Mr. Deane!... Ils viennent de partir; ils viennent de me quitter!

Quelle séparation!... Mais Emilie! Chère créature! Quelle douleur. Quels généreux combats avec elle-même, pour cacher sa peine à son tuteur!

Elle sera à présent à vous, & à ma tante Selby; & quand une fois elle sera établie avec vous, elle sera nécessairement heureuse; car elle est bonne, & vous l'aimerez tous, & vous l'aimerez d'autant plus pour cette grande preuve de la noblesse de son ame.

Environ une demie heure avant notre séparation, elle souhaita de me dire quelques mots dans mon cabinet. Je l'y conduisis. Quand nous fumes entrés, elle ferma la porte, & tomba sur ses genoux. Je voulois la relever, elle s'y oposa. Je collai mes bras autour de son col. Je vous ai révélé toute ma folie, dit-elle: pardonnez la foiblesse d'une pauvre fille. Mille, mille remerci-

cimens, Madame, de votre indulgente bonté pour moi. Je souhaitois ardemment de demeurer avec vous, & avec mon tuteur. Je mettois tout mon bonheur dans l'accomplissement de ce souhait, vous m'avez donné le moyen d'en faire l'expérience. Ce que j'attendois peu est arrivé: j'étois plus mal à mon aisé qu'auparavant. Je révere votre Grand-Mère; c'est une vénérable Dame. Qu'elle étoit bonne le jour de votre mariage, de me souhaiter, pauvre *moi!* pour remplacer sa Harriet! Sa bonté, sa condescendance, celle de toute votre famille, m'a gagnée. Elle ne l'auroit pas fait peut-être, si je n'avois fait l'autre expérience. Tout ce que j'ai à présent à vous demander, c'est de me pardonner la peine que je dois avoir donnée à votre cœur généreux: c'est un cœur généreux, autrement il ne m'auroit pas supporté comme il l'a fait: mais promettez moi de m'écrire une fois tous les quinze jours... & permettez moi de vous écrire une fois par semaine; & je me croirai une heureuse créature: mon cœur n'aura pas une seule pensée que je ne vous révèle.

Je vous le promets, mon amour, mon Emilie. Cette correspondance entre nous fera mes délices; personne ne verra aucune de vos Lettres, que par votre permission.

Lady L. & Lady G. les peuvent voir, Madame: elles aiment la pauvre Emilie. Personne autre ne peut les voir, je crois; j'écrirai si pauvrement, mais j'apprendrai à mesure que j'aurai plus d'âge & plus de raison. Mais ma peine à présent est plus pour Mademoiselle Clémentine que pour moi-même. Pauvre Dame! Je vous
 prie,

prie, écrivez moi quelque chose de la conduite de ses parens avec elle, & de la sienne envers eux, à moi en particulier, outre ce que vous en écrirez à votre Grand-Mère : je regarderai cela comme une si grande faveur ! cela me donnera un air si important ! Vous ne savez pas combien cela me rendra fière ! Cela engagera votre Lucy, & tout le monde à me montrer tout ce que vous leur écrivez ; & j'aurai en mon pouvoir de leur rendre la pareille, en leur lisant quelque chose de vos Lettres, ce qui aura l'air d'une compensation d'obligation.

Je lui promis de faire tout ce qu'elle me demandoit, & encore plus, quand l'occasion s'en présenteroit.

Elle se releva, m'apella des noms les plus tendres ; baïsa mes jouës l'une après l'autre, mes mains l'une après l'autre, je la serrai contre mon cœur attendri : je l'apellai ma sœur, mon amie, mon Emilie. Nous baignames de nos larmes, le sein l'une de l'autre ; & nous fortimes toutes deux avec les yeux rouges.

Le congé qu'elle prit de son tuteur fut extrêmement tendre, mais délicat : le frère, l'ami affectionné, le Père, je puis dire, paroïssoit dans sa tendresse sans réserve pour elle. Elle courut dans le carosse de mon oncle Selby, après avoir pris congé de lui, pour ne pas laisser trop voir son émotion. Je courus après elle, craignant qu'elle ne fût trop émuë, pendant que ma tante, Lucy, & mon oncle, prenoient leur congé dans le vestibule.

Ma très-chère Emilie, je vous admire ! lui dis-je !

Vous !

Vous! vous!... La meilleure des femmes, des Epouses, des amies, des sœurs, dites-vous comme cela?... Je ne me suis donc pas mal conduite?

Mal! non, ma chère; d'une façon charmante, mon amour! Vous êtes aussi grande que jamais femme l'aît été.

Que vous me consolez!

Adieu, adieu! ma très-chère amour! lui dis-je... Ma très-chère Lady Grandison, dit-elle, toutes deux d'une haleine, comme si c'eût été d'un même cœur, nous embrassant; & nous arrachant l'une à l'autre à regret; ses bras restèrent appliqués autour d'elle-même, quand je la quittai, comme si elle m'y eût tenue encore.

Je donnai la main à sir Edward Beauchamp, en m'éloignant du carosse: il étoit prêt à les accompagner; & courant dans le vestibule, je me jetai dans les bras de ma tante: mon amour, dit-elle, ayez soin de vous: vous ne devez pas être en peine pour Emilie: elle sera notre Harriet.

Où! sûrement, dit Lucy. Chère fille, elle sera la mienne: Dieu soit loué, j'ai à présent deux Harriets, au lieu d'une.

Mon oncle pleuroit comme un enfant, en se séparant de moi. Il auroit voulu faire passer cela, en fourrant à travers ses larmes; Que... que... ferai-je, dit-il en sanglotant, sans ma petite! Je trouverai à redire, votre im... im... impertinence quelquefois... Ai-je jamais de ma vie été fâché contre vous?

Monsieur Deane se consolait lui-même, par l'idée qu'il alloit arranger ses affaires à Peterborough.